

» Ses leçons prenaient donc tout son temps; il ne pouvait composer en hiver, c'est pendant les vacances, au mois d'août généralement, qu'il travaillait; c'est en rentrant des champs qu'il nous joua son *Quintette*, ses *Variations symphoniques*, sa *Sonate*. Et il nous montrait cela avec une ingénuité charmante, estimant que nous, ses élèves, nous faisons partie de sa famille intellectuelle.

» Franck fut peu joué de son vivant, et c'est surtout aux Concerts-Colonne que ses œuvres furent données pour la première fois; non seulement il eut du mal à être joué, mais il ne trouva guère d'éditeurs. De cela il ne souffrait pas, il n'avait aucun orgueil, mais il avait conscience de sa valeur; très modeste, il était néanmoins sûr de lui. C'est ainsi qu'il était toujours content et très sincèrement de l'accueil fait par le public à ses ouvrages. Après des séances un peu glaciales, nous tentions de le consoler prudemment: « Le public n'a pas compris toute la beauté de votre œuvre », lui disions-nous. « Mais je suis très content, » répondait-il, le public a été très gentil, c'est très bien comme cela. »

» C'était vraiment une belle âme, avec des coins de jolie naïveté, d'une probité complète, aussi bien dans sa vie artistique que dans sa vie familiale, et avec cela d'une bonté inépuisable. On l'appelait le père Franck, c'était en effet un vrai papa pour nous tous et c'est ainsi que nous l'avons pleuré quand il est mort. C'est vous dire avec quelle joie profonde nous voyons aujourd'hui lui rendre l'hommage unanime auquel nous assistons. Il y a seulement trente-deux ans que César Franck est mort. Allons, la postérité, cette fois, n'a pas été trop longue à se montrer clairvoyante. »

Pierre de LAPOMMERAYE.

LA SEMAINE DRAMATIQUE

Théâtre du Vaudeville. — *Femmes*, pièce en trois actes de M. Léopold MARCHAND.

M. Léopold Marchand a déjà fait jouer deux pièces : un acte, *Croyants*, puis, avec M^{me} Colette, l'adaptation théâtrale de *Chéri*; *Femmes*, que vient de représenter le Vaudeville, ne répond pas aux espoirs que ces heureux débuts avaient fait naître.

Deux ménages passent les vacances ensemble à Dieppe, ils semblent heureux : ce n'est qu'une apparence. M^{me} Maestra trompe son mari, celui-ci s'en aperçoit, il a les preuves de cette infidélité, mais M^{me} Maestra sait si bien arranger les choses que son mari en arrive à ne plus reconnaître l'évidence et se laisse persuader que M^{me} Maestra est innocente. M^{me} Fernerand ne trompe pas son mari, mais elle ne l'aime plus et ne l'a jamais aimé; à la première occasion elle le lui dit : elle proclame son droit à l'amour, à la liberté, dans des termes à la fois violents et poncifs. M^{me} Fernerand ferait une excellente suffragette. « Si tu ne m'aimes pas, c'est que tu en aimes un autre? interroge le mari. — Oui. — Son nom? — Un de tes amis : Tessier ». Et voilà la question qui se pose. Vaut-il mieux tromper son mari et faire tout pour qu'il ignore, ou ne pas le tromper, mais l'avertir qu'on en aime un autre. Il eût été intéressant de voir résoudre le problème par M. Marchand. Malheureusement pour nous, un accident d'automobile arrange tout : Tessier y est tué. M^{me} Fernerand revient à son mari.

Quelques scènes d'un bon mouvement sont d'un homme de théâtre qui fera incontestablement bien quand il traitera un sujet plus original et surtout quand il fera parler à ses personnages un langage moins redondant, moins littéraire et plus simple : qu'il prenne à ce point de vue modèle sur *Chéri*.

La pièce a été dotée par M. Silvestre d'une interprétation de premier ordre. MM. Arquillière et Berthier, M^{me} Géniat et M^{lle} Provost ont mis beaucoup de vérité et d'émotion dans la composition de leurs rôles et le décor est remarquablement présenté.

Pierre d'OUVRAY.

LES GRANDS CONCERTS

Société des Concerts du Conservatoire

Pourquoi célébrer le centenaire de César Franck le 25 novembre alors que le maître naquit un 10 décembre et que, précisément, cette date correspond au prochain dimanche de quinzaine? N'importe! Cette célébration fut fort bien accomplie, avec l'imposant concours de M^{lle} Demougeot, et se termina magnifiquement avec l'évocation du *Crépuscule des Dieux*.

René BRANCOUR.

Concerts-Colonne

Samedi 25 novembre. — Avez-vous remarqué qu'à certains jours il s'établit entre le public et l'orchestre comme une sorte de courant électrique? Le public vibre comme une harpe éolienne et l'orchestre et son chef se donnent avec une intensité splendide. C'est ce qui s'est passé aujourd'hui. M. Pierné avait magnifiquement conduit le Prélude de *Tristan* et M^{me} Germaine Lubin, dont vous connaissez l'organe prenant et chaleureux, avait clamé avec art le désespoir d'Yseult. Le public applaudit à tout rompre. La *Symphonie en ut mineur* de Beethoven suivait sur le programme. Je pensais que l'orchestre allait se reprendre et nous donner son exécution habituelle très correcte et nuancée. Pas du tout, l'étincelle avait jailli et ce fut une interprétation pleine de fougue, d'une vie intense qui bouleversa le public... et votre serviteur, qui a déjà entendu quelques fois l'*ut mineur* dans sa vie, mais jamais comme cela.

Il est évident qu'après cela, l'exotisme de *la Ville rose* (n° 2), d'Albert Roussel, parut quelque peu mièvre et les petites combinaisons orchestrales modernes, curieuses certes, mais combien étriquées à côté du large souffle qui nous avait soulevés!

Les *Trois Mélodies siamoises* de M. Grassi, d'exotisme si prenant et si évocateur, sont orchestrées avec des moyens très sobres et très personnels; elles valurent à M^{me} Lubin un légitime succès.

Le Coq d'Or, de Rimsky-Korsakow, très pittoresque et fort bien exécuté, se passe assez mal de son action scénique, en étant un commentaire fidèle et ingénieux. Je ne crois pas d'ailleurs que cet auteur, que j'aime infiniment, gagne à figurer aussi souvent au programme. Cela fait toucher du doigt l'uniformité des sources où il a puisé pour établir des œuvres très diverses, et la répétition des mêmes effets orchestraux ne va pas sans engendrer quelque lassitude.

Jean LOBROT.

Dimanche 26 novembre. — La *Symphonie pastorale* de Beethoven, pleine de vie et de mouvement, *Nuages*, de Debussy, si joliment évocateurs, valurent à l'orchestre et à son chef, M. Gabriel Pierné, une double ovation. À côté de ces œuvres qui figurent fréquemment au répertoire de nos concerts et que le public qui les connaît bien accompagne de ses gestes rythmés, M. Pierné nous donnait son hebdomadaire première audition. L'œuvre avait pour titre *Sérénade* et pour auteur Darius Milhaud. Elle fut accompagnée du chahut obligatoire aux exécutions d'œuvres de ce jeune compositeur; une partie du public protestant contre les applaudissements de l'autre, l'immense majorité de l'assistance demeurant ironiquement amusée. D'ailleurs, ce chahut ne surgirait-il pas spontanément que les amis de M. Darius Milhaud le feraient naître, comme il arriva l'an dernier à certaine représentation de *l'Homme et son Désir*, par les

ballets suédois, où les siffleurs étaient... les inspecteurs de la salle.

Avez-vous vu dans les music-halls ces prestidigitateurs-illusionnistes qui, après avoir réussi un tour, en dévoilent le truc au public amusé ? M. Darius Milhaud a fait, dimanche, quelque chose de semblable, il nous a dévoilé son truc, que nous soupçonnions depuis fort longtemps. *Sérénade* se compose de trois morceaux : pour chacun, M. Darius Milhaud a commencé par nous exposer son idée musicale, généralement d'une banalité navrante; celle du troisième notamment, sorte de pas redoublé, fait un peu songer aux compositions des sous-chefs de musique militaire : les thèmes sont normalement développés pendant quelques instants, et puis : « Attention ! semble vous dire M. Milhaud, regardez, vous allez voir » ; et il passe ses thèmes aux divers instruments qui les reprennent chacun dans un ton différent, quelquefois décalés d'un ou plusieurs temps, et la cacophonie commence : il n'y a aucune raison pour qu'elle s'arrête. Par trois fois, M. Darius Milhaud a recommencé l'expérience.

Nous avons compris dès la première fois. On se demande vraiment quel but peuvent rechercher ainsi les adeptes de la polytonalité ainsi employée. Loin de puiser de la force en ce procédé, il semble que le morceau s'éparpille; l'orchestration, au lieu d'être robuste et vigoureuse, devient décharnée, presque squelettique, car, avec un peu d'habitude, et depuis deux ans nous l'avons prise, il n'est pas difficile de suivre le motif aux divers instruments; n'étant point soutenu par l'harmonie, il apparaît partout en sa sécheresse; on se retrouve en face d'os sans chair qui se cognent et crissent l'un sur l'autre. Mon Dieu, toutes ces jongleries musicales seraient peut-être amusantes si elles ne se renouvelaient trop fréquemment et surtout si, grâce à quelques jeunes artistes plus avides de réclame que d'art, on ne tentait de faire croire à l'étranger que c'est là la musique moderne française. C'est ce qu'il faut nier de toutes nos forces !

Dans la même séance, nous avons réentendu les Chœurs Ukrainiens. Ceux-ci paraissent avoir souffert de quelques défections, mais les mélodies populaires qu'ils chantent sont toujours amusantes et pittoresques, et M. Kiritchenko, à la gesticulation précise et rythmique, tire d'heureux effets de voix qui, sans être chacune de qualité parfaite, forment un ensemble vocal souple et bien entraîné. Le Cortège du *Coq d'Or* terminait le concert dont une salle bondée parut apprécier particulièrement la variété.

Pierre de LAPOMMERAYE.

Concerts-Lamoureux

Programme de tout repos, mais qui valut un chaleureux succès à l'orchestre, ainsi qu'à M. Paul Paray, lesquels'affirment de plus en plus comme un chef hors de pair.

Chaleureuse exécution de la belle *Symphonie en ut majeur* de Schumann, dont le scherzo, notamment, provoqua des ovations prolongées. Elles se renouvelèrent à l'occasion de la fulgurante Ouverture de *Tannhäuser*, après laquelle il faut bien avouer que l'exquis *Prélude à l'Après-Midi d'un Faune* fit l'effet d'un bibelot un peu menu.

Remplaçant M^{me} Mazzoli souffrante, M^{me} Louise Matha chanta l'air d'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, avec plus d'application intelligente que d'ampleur tragique. Elle parut plus à l'aise dans les trois mélodies qui forment la suite intitulée *Shéhérazade* de M. Maurice Ravel, dont elle mit en valeur toute la préciosité délicate et pénétrante.

Et la séance se termina brillamment par les trois fragments traditionnels de *la Damnation de Faust*. Paul BERTRAND.

Concerts-Pasdeloup

La *Symphonie* de M. Paul Dukas est d'esprit classique, les thèmes robustes et clairs y sont développés et transformés selon les règles; par ces qualités déjà, c'est une œuvre qui s'impose; ce qui en fait l'intérêt particulier, c'est la recherche harmonique et de timbre dont on sent le souci

constant chez l'auteur; il en résulte grande variété et richesse de l'orchestration, tour à tour douce ou éclatante, toujours pleine de sève.

Le *Concerto* pour piano, de Schumann, était joué par M^{me} Schnitzer. M^{me} Schnitzer n'ignore aucune des ressources du clavier, sa technique est très poussée, sa sonorité excellente, sa main gauche puissante sans être brutale; à ce point de vue, elle n'a plus rien à apprendre, mais elle n'a joué le *Concerto* ni dans l'esprit schumannien, ni dans le mouvement. Pourquoi a-t-elle ralenti sur l'orchestre chaque fois qu'elle jouait en solo? pourquoi a-t-elle ainsi enlevé au deuxième temps toute sa grâce mutine et son rythme léger? Trop grand souci du détail sans doute, mais qui donna à son interprétation apparence de sécheresse et d'afféterie.

Une première audition : *In Memoriam*, de M. Siohan, œuvre courte, poignante, dédiée au souvenir de deux soldats morts pour la France : Ernest et Michel Psichari. De ligne simple, se développant sur un accompagnement rythmique obsédant, elle donne bien la sensation du destin vers lequel chacun marche, sinon avec enthousiasme, du moins avec la sérénité calme qu'impose le sentiment du devoir. Pour exprimer de telles idées, M. Siohan a compris qu'il fallait surtout éviter la grandiloquence : il a su se maintenir dans une réserve pleine de pudeur; tout en restant originale, son harmonie n'est point provocante, et son instrumentation utilise heureusement les divers timbres. Nous avons entendu de M. Siohan, l'an dernier, à la Société Nationale, un *Quatuor* très intéressant. M. Siohan a su profiter des indications que lui avait données ce premier contact avec la salle de concerts.

Le délicat *Festin de l'Araignée* d'Albert Roussel et les danses polovtsiennes du *Prince Igor* terminaient la séance que M. Rhené-Baton dirigea avec sa chaleur et son soin habituels.

Pierre de LAPOMMERAYE.

CONCERTS DIVERS

Orchestre Philharmonique (25 novembre). — Malgré bien des imperfections dont le nombre d'ailleurs, par la bonne volonté du chef d'orchestre, M. Lucien Wurmser, et par l'excellence de certains pupitres (des flûtes par exemple), va diminuant de semaine en semaine, on ne peut nier que les concerts de l'Orchestre Philharmonique au Gaumont-Palace n'acquiescent de plus en plus une importance dans la vie musicale de Paris. Aux samedis de Colonne et de Pasdeloup, aux mardis et aux vendredis de Lamoureux, voici que s'ajoutent en semaine de nouvelles séances symphoniques au cours desquelles des programmes sans cesse variés et offrant une large place aux contemporains attirent un public des plus étrangement mêlés où l'habitué des cinémas montmartrois coudoie les amateurs de musique venus de Montparnasse et d'ailleurs. Ce dernier samedi, un regain de curiosité avait été provoqué par la présence d'Igor Strawinsky qui dirigeait lui-même quelques œuvres de sa « première manière » : *Feu d'artifice*, le début de la première version du *Rossignol*, la suite tirée de *l'Oiseau de feu*.

Peut-être, par un effet imaginaire d'amincissement dont les dimensions de la salle étaient seules responsables, Strawinsky ressemblait étonnamment au maigre adolescent qui avait composé *Pétrouchka*. Pareil à un jeune officier de cavalerie, sabrant la mesure à coups de tranchant frénetiques, la main gauche tantôt sur la hanche, tantôt accompagnant la main droite d'un geste rigoureusement parallèle, mais aussi peu nuancé, une mèche prise de sursauts comme sous le galop d'un cheval, le regard myope ne quittant guère la partition, il semble douteux que Strawinsky puisse jamais diriger convenablement les œuvres d'autrui, mais des siennes du moins il tire les effets essentiels. Musique enchantée, puisqu'il suffit que les notes en soient exécutées « au moment voulu » — suivant l'expression de Bach —, que par les interstices du rythme surgissent au fur et à mesure les plus singulières combinaisons de timbres, pour que spontanément opère un charme